

LLANTO POR IGNACIO SANCHEZ MEJIAS

Traduction de VICENTE PRADAL

<http://www.espritsnomades.com/sitelitterature/lorcallanto/garcialorca.html>



LA BLESSURE ET LA MORT

À cinq heures de l'après-midi.
Il était cinq heures précises de l'après-midi
Un enfant apporta le drap blanc
à cinq heures de l'après-midi.
La chaux déjà prête dans un panier
cinq heures de l'après-midi.
Le reste n'était que mort et rien que mort
à cinq heures de l'après-midi.

Le vent a emporté les cotons
à cinq heures de l'après-midi.
Et l'oxyde a semé du verre et du nickel
à cinq heures de l'après-midi.
Voici que luttent la colombe et le léopard
à cinq heures de l'après-midi.
Et une cuisse avec une corne attristée
à cinq heures de l'après-midi.
Le glas a commencé à sonner
à cinq heures de l'après-midi.
Les cloches d'arsenic et la fumée
à cinq heures de l'après-midi.
Aux coins des rues des groupes de silence
à cinq heures de l'après-midi.
Et le taureau seul le cœur fier !
à cinq heures de l'après-midi.
Quand est arrivée la sueur de neige
à cinq heures de l'après-midi.
Quand l'arène s'est couvent d'iode
à cinq heures de l'après-midi.
La mort pondit ses œufs dans la blessure
à cinq heures de l'après-midi.

à cinq heures de l'après-midi.
à cinq heures précises de l'après-midi.
Le lit est un cercueil sur roues
à cinq heures de l'après-midi.
Flûtes et os sonnent à son oreille
à cinq heures de l'après-midi.
Déjà le taureau mugissait à son front
à cinq heures de l'après-midi.
La chambre s'irisait d'agonie
à cinq heures de l'après-midi.
Voici qu'au loin arrive la gangrène
à cinq heures de l'après-midi.
Trompe d'iris dans les vertes aines
à cinq heures de l'après-midi.
Les blessures brûlaient comme des soleils

à cinq heures de l'après - midi.
Et la foule brisait les fenêtres
à cinq heures de l'après-midi.
À cinq heures de l'après-midi.
Ah ! Ces terribles cinq heures de l'après-midi !
Il était cinq heures à toutes les horloges !
Il était cinq sombres heures de l'après-midi

LE SANG RÉPANDU

Non, le ne veux pas le voir !

Dis à la lune de venir,
Car je ne veux pas voir le sang
d'Ignacio sur le sable.

Non, je ne veux pas te voir !

La lune grande ouverte.
Cheval de nuages calmes,
et la grise arène du songe
avec des saules aux barrières.

Non, je ne veux pas le voir !
car mon souvenir s'embrase.
Allez prévenir les jasmins
à la blancheur si petite

Non, je ne veux pas le voir !

La vache du vieux monde
passait sa triste langue
sur un mufle de sangs
répandus sur le sable,
et les taureaux de Guisando,
quasi-mort et quasi-pierre
ont mugé comme deux siècles,

lassés de fouler la terre.
Non
Non, je ne veux pas le voir !
Par les gradins monte Ignacio
avec son fardeau de mort.
Il cherchait le lever du jour,
et point de lever du jour.
Il cherche son profil sûr
et le sommeil le désoriente.
Il cherchait son corps splendide
et trouva son sang ouvert

Ne m'obligez pas à le voir !
Je ne veux pas sentir le jet
perdant peu à peu sa force ;
ce jet même qui illumine
les gradins et se déverse
sur le velours et le cuir
d'une foule assoiffée.
Qui me crie de m'approcher ?
Ne m'oblige pas à le voir!

Il ne ferma pas les yeux
Quand il vit tout près les cornes,
mais les redoutables mères
relevèrent alors la tête.
Et au cœur des élevages,
passa un souffle de voix secrètes
qu'à de célestes taureaux criaient
des gardiens de brume pâle.
Il n'y eut de prince à Séville
qu'on puisse lui comparer,
ni d'épée comme son épée.
ni de cœur si véritable.

Comme un fleuve de lions
sa merveilleuse force
et comme un torse de marbre

sa sagesse ciselée

Un air de Rome andalouse
baignait son visage d'or
et son rire était un nard
de sel et d'intelligence
Quel grand torero dans l'arène !
Quel bon montagnard en montagne !
Si doux avec les épis !
Si dur avec l'éperon !
Si tendre avec la rosée !
Éblouissant à la feria
Terrible avec les ultimes
banderilles de ténèbres !

Mais voilà qu'il dort sans fin.
Voilà que les mousses et l'herbe
ouvrent de leurs doigts précis
la fleur de sa tête morte.
Et voilà que son sang vient et chante :
chante dans les marais et les prairies,
glisse sur des cornes transies de froid,
vacille sans âme dans la brume,
trébuche sur des milliers de sabots
comme une longue, obscure, triste langue,
pour former une mare d'agonie
près du Guadalquivir jonché d'étoiles.

Oh ! le blanc mur d'Espagne !
Oh le noir taureau de peine !
Oh le dur sang d'Ignacio !
Oh rossignol de ses veines !
Non
Non, je ne veux pas le voir !

Pour le recueillir, point de calice.

Point d'hirondelles pour le boire,
Point de givre de lumière qui le glace.
Point de chant ni déluge de lys,
Point de cristal pour le draper d'argent.
Non.
Moi, je ne veux pas le voir !

DÉPOUILLE MORTELLE

La pierre est un front où les songes gémissent
dépourvus d'une eau courbe et de cyprès glacés.
La pierre est une échine qui peut porter le temps
avec arbres de larmes et rubans et planètes.

J'ai vu de grises pluies accourir vers les vagues
en élevant leurs tendres bras déchiquetés
pour n'être pas la proie de la pierre couchée
qui détache leurs membres sans s'imprégner de sang

Parce que la pierre prend semences et nuées.
squelettes d'alouettes et loups de la pénombre,
mais ne donne ni sons, ni cristaux, ni chaleur,
rien qu'arènes et arènes, des arènes sans murs.

Sur la pierre est couché Ignacio le bien né.
C'est fini. Qu'y a-t-il ? Contemplez sa personne :
La mort l'a recouvert de pâles fleurs de soufre
et lui a fait une tête de sombre Minotaure.

C'est fini. La pluie pénètre par sa bouche.
L'air comme affolé fuit sa poitrine creuse,
et l'Amour, imprégné par des larmes de neige,
se réchauffe au sommet des terres d'élevage.

Que dit-on ? Un silence empuanti s'installe.
Nous sommes en présence d'un gisant qui s'estompe,
près d'une forme claire qui eut des rossignols
et devant nous se crible de cavités sans fond.

Qui froisse le suaire ? Ce qu'il dit n'est pas vrai !
Personne ici ne chante ni pleure aux alentours,
ni pique des éperons, ni effraie le serpent :
ici, je ne veux rien que des yeux ronds, ouverts
pour voir ce corps sans possible repos

Moi, je veux voir ici les hommes à la voix dure,
qui domptent les chevaux et dominent les fleuves,
ces hommes au squelette sonore et qui chantent
d'une voix rocailleuse et pleine de soleil.

Je veux les voir ici, devant la pierre.
Devant ce corps aux deux rênes brisées,
moi, je veux qu'ils me montrent où se trouve l'issue
pour ce capitaine attaché par la mort.

Et je veux qu'ils me montrent un pleur semblable au fleuve
dont les brumes sont douces et les berges profondes,
pour emporter le corps d'Ignacio et qu'il se perde
sans entendre le souffle redoublé des taureaux

.Qu'il se perde en la ronde arène de la lune
qui en naissant joue à la bête immobile et blessée;
qu'il se perde sans chant dans la nuit des poissons,
dans la broussaille blanche de la vapeur glacée.

Je refuse qu'on couvre de linges son visage
afin qu'il s'accoutume à cette mort qu'il porte.
Va-t'en Ignacio Ne regrette pas le chaud mugissement.
Dors, vole, repose la mer aussi se meurt !

ÂME ABSENTE

Le taureau ne le reconnaît pas, ni le figuier

ni les chevaux, ni les fourmis de la maison.
L'enfant ne le reconnaît pas ni le soir

parce que tu es mort pour toujours.

La crête de la pierre ne te reconnaît pas,
ni le satin noir dans lequel tu t'abîmes
Ne te reconnaît pas non plus ton souvenir muet

parce que tu es mort pour toujours.

L'automne reviendra avec ses conques,
raisin de brume et de monts réunis,
mais nul ne voudra voir tes yeux
parce que tu es mort pour toujours.

Parce que tu es mort pour toujours.

comme tous les morts de la terre.
comme tous les morts qu'on oublie
en un monceau de chiens éteints.

Nul ne te reconnaît. Non Mais je te chante
Je chante pour plus tard ton profil et ta grâce
L'insigne maturité de ton érudition,
ton appétit de mort et le goût de sa bouche.
La tristesse qu'avait ta vaillante allégresse.

Il tardera à naître, si toutefois il naît,
un andalou si clair, si riche d'aventure
Je chante son élégance avec des mots qui pleurent
et j'évoque un vent triste parmi les oliviers